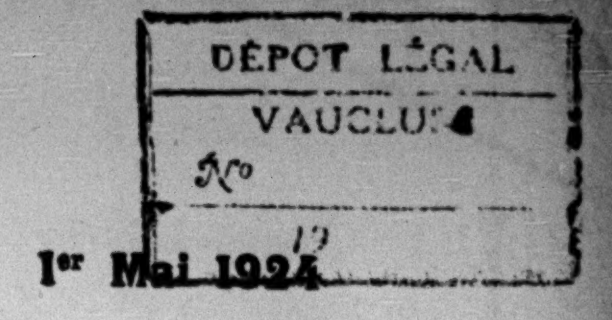
N° 54 — 10me Année.

1er Mai 1924

Prix : 1 fr. 25



FORTVNIO

REVUE BI-MENSUELLE

SOMMAIRE

Directeur-Administrateur
JEAN BALLARD

Directeur Littéraire
MARCEL PAGNOL

BUREAUX :

10, Quai du Canal
MARSEILLE

34, Avenue de Clichy
PARIS (XVIIIe)
(Tél. Marcadet 12-12)

N° 8. — 10me Année. 1er Mai 1924

FORTVNIO

André GIDE, Hérésiarque

Pourquoi Buysse, l'hérétique du roman de Thérive: *Le plus grand Péché*, sorte de Belzébuth en macferlane, diable en boîte qui paraît et disparaît dès qu'il a jeté son noir dans la conscience du disciple nous est-il indifférent ? C'est qu'il est un caprice d'érudit, une vieille épave renflouée, un magot au musée des théologies. La vogue n'est plus aux doctrines de négation, bien au contraire. Personne au siècle dernier, pas même l'ascète Jules Soury qui dînait de pommes crues et n'approchait aucune femme, n'a prêché la haine de la vie. Tous les penseurs, tous les savants, dans un âge qui fut précieux en ferveur scientiste, l'ont au contraire exaltée.

A déplacer les idées dans le temps on en rétrécit la portée et l'on fait avec une hérésie jadis vivante, du roman mort.

Chose curieuse : à mesure que se brouillait et rentrait dans l'ombre le falot personnage de Thérive je voyais se préciser une figure analogue mais infiniment plus attachante et redoutable celle d'André Gide. Je leur trouvais certain air de parenté, dans leur allure de barbet à la Faust dans l'obliquité naturelle de leur âme, mais autant le manichéen me paraissait invraisem-

blable et autant l'immoraliste s'accusait en lignes mobiles et réelles.

Je ne crois pas que M. Thérive ait songé à transposer cette dernière figure en écrivant son roman et c'est dommage ; nous aurions eu une œuvre autrement vivante. Il semble bien lui emprunter quelques traits que la hantise du satanisme lui suggère ; il lui a pris son âme fiévreuse et corrompue, mais il a rejeté ses doctrines. *Le plus grand péché* pouvait être celui d'André Gide plutôt que de Manès, car Gide, grand hérétique a le signe de notre époque : il lui donne ses inquiétudes, ses joies troubles, ses concupiscences spirituelles.

Un grand critique actuel. Henri Massis l'a crayonné d'après ses œuvres (1) et a dressé contre « l'évangile gidien » le réquisitoire néo-thomiste. Catholique très orthodoxe et retranché derrière la Somme théologique M. Massis a fondu sur André Gide comme un épervier sur un nid de serpents. Mais sa coutumière partialité lui a fait cette fois toucher juste. C'est qu'André Gide tombe tout à fait sous sa juridiction, qu'il sent le soufre à plein nez et s'offre comme une hydre au glaive romain.

Ouvrons, à notre tour, les *Nourritures Terrestres* qui constituent le bréviaire du parfait immoraliste.

« Hérétique entre les hérétiques, y est-il dit dès le « début, toujours m'attirèrent les opinions écartées, les « extrêmes détours des pensées, les divergences. » Mais l'hérétique, par définition même du mot, choisit une opinion. Or Gide a pour principe de ne rien choisir pour ne se refuser à rien. Il est donc la somme de toutes les hérésies. Sa doctrine est prise à toutes les religions comme sa littérature puise à toutes les littératures. Au panthéisme, il emprunte le Dieu immanent, en ayant soin de dire : « Chaque créature indique Dieu, aucune ne le ré« vèle. Dès que notre regard s'arrête à elle, chaque créature nous détourne de Dieu (2). Il ne fera donc

que passer, sans adorer aucun de ces reflets divins ; il tournera le dos au panthéisme qui le distrairait trop de lui-même, et sera gnostique. Comme Basilide ou Carpocrate il voudra s'abîmer dans la Révélation, dans la confuse extase du créé, plonger dans l'infime diversité de l'esprit, rejoindre Dieu par l'ivresse de sentir et de savoir, mais il s'éloignera de la gnose quand celle-ci méprisera la chair. Les Carpocratiens voués à de honteuses débauches par esprit de mortification, pour avilir la matière, lui sont odieux ; car la matière est bonne, elle est source des plus grandes joies. « Toute connais-
« sance que n'a pas précédé une sensation m'est inu-
« tile. » (3). Gide veut vivre dans une « perpétuelle stupéfaction passionnée dans une sorte d'étourdissement. »

On connaît les moyens qu'il conseille : Etre *disponible* à toute heure et pour n'importe quel contact nouveau ; être à claire-voie pour n'arrêter ni les rayons ni les vents ; ne retenir aucun mouvement pour étreindre la vie mouvante, et n'aliéner comme le satyre de Victor Hugo aucun des sens,

« Qu'un faune peut broquer sur les plaisirs passants,

Il s'ensuit pour cette âme à l'affût d'une proie permanente, une continuelle mobilité. Rien ne la peut satisfaire, aucun dogme, aucune morale.

« J'espère bien avoir connu toutes les passions et tous
« les vices ; au moins les ai-je favorisés. Tout mon être
« s'est précipité vers toutes les croyances. » (4).

Comme il n'est rien de plus monotone et immobile que la vertu, le bien, il va droit au Mal innombrable, divers à l'infini comme son œuvre, la création. Et Gide inclinera au Manichéisme sans être bien entendu manichéen. Nul mieux que lui ne croira réellement au Démon, ne fera appel à sa « collaboration » sans laquelle, dit-il, « il n'y a pas d'œuvre d'art ». Il n'y croira pas

seulement comme entêté comme principe, mais comme « une puissance réelle présente, particulière. » Il se livre à lui, lui abandonne la direction, le fait loger sous son crâne. Il lui demande la révélation de la vie et se fait hisser au sommet du temple. Il le découvre dans toutes les manifestations de l'intelligence et pour un peu, reprenant le thème central de la *Révolte des Anges*, lui attribuerait le progrès de la science et l'évolution des sociétés. Mais il n'est pas manichéen, puisqu'il accorde sa préférence à l'Esprit du Mal source de toutes les ivresses, de tous les arts, de tout le drame humain. Dans la lutte que Manès imaginait aux confins des sphères il prend ouvertement parti pour l'archange contre Dieu et se garderait bien de tenir pour sacrés les trois Sceaux du manichéen parfait qui l'isoleraient de la vie.

Il n'est pire hérésie, mais on se contenterait d'appeler Gide un Luciférien, s'il ne tentait de corrompre les textes. C'est la besogne que Massis nomme démoniaque. Docteur subtil, Gide excelle à prendre le contre-pied de la lettre évangélique et invertu son sens caché. Il trouve dans l'Evangile la justification de son immoralisme « qui veut saluer sa vie la perdra, celui qui veut la perdre la sauvera», dit Saint-Jean. Entendez que le texte sacré joue sur le mot vie — pris d'abord dans son sens humain, puis sous entendu dans le sens divin. Comment Gide l'interprète-t-il ?

« Celui qui aime sa vie, qui protège sa personnalité « le perdra ; mais celui-là qui en fera l'abandon la « rendra vraiment vivante, lui assurera la vie éternelle, « non pas la vie futurement éternelle, mais la fera dès « à présent vivre à même l'éternité. » (5). On voit d'ici le sophisme, il est monstrueux, et renseigne assez sur l'incroyance foncière de ce singulier protestant.

Partout il s'attache à montrer que le royaume de Dieu est de ce monde. *Et nunc*, *Et maintenant*, dit l'E-

vangile... Ne vous trompez pas dit Gide il ne s'agit pas du futur mais bien de la vie actuelle. « Il n'y a ni prescription ni ordre » nous pouvons dès maintenant entrer dans le royaume de Dieu.

De l'Evangile il guette les confusions, les mots excessifs mais repousse l'esprit de véritable charité. Ce qui lui plaît en elle c'est ce qu'elle a de désordonné, d'anarchique, ce qui porte la marque de l'extraordinaire époque où elle fut conçue. Mais tout esprit qui s'en empare pour l'affermir, la délimiter, exaspère Gide : Saint-Paul, les pères de Nicée le font crier d'angoisse, parce qu'ils entrent dans son jardin pour le sarcler.

Car l'Evangile tout entier doit servir son immoralisme. Parodiant le Christ il dira dans les *Nourritures Terrestres* « Nathanaël tu regarderas tout en passant « et tu ne t'arrêteras nulle part. » Il faut donc tout abandonner pour le suivre : famille, quiétude, croyances. « Famille ! je vous haïs ! foyers clos, portes refermées. » Le Christ avait seulement dit : « Tu quitteras tes père et mère » et il ne professait aucune haine, il ne demandait pas qu'on se détachât de lui et la séparation n'affectait point son amour. Gide va plus loin : « Na-
« thanaël quitte moi... tu m'importunes ; tu me retiens.
« L'amour que je me suis surfait pour toi m'occupe
« trop... je suis las de feindre d'éduquer quelqu'un...
« Qui donc éduquerais-je que moi-même ? » Et après avoir conduit son disciple au bord de l'abîme il s'évanouit. Le Démon, lui, ayant entraîné Jésus sur le Temple, ne l'y laissa point seul. André Gide, âme détachée, impuissante, se dérobe et poursuit sa route. Cette fois-ci le trait a servi Thérive Buysse n'agit pas autrement : il sert le poison puis se retire, laissant le disciple tordu de coliques. Ce cynisme de l'irresponsabilité marque notre hérétique. André Gide ne paie point de sa personne *puisqu'il fait agir*, il se contente de diriger de loin, de conseiller mais n'accepte pas les risques de la conduite.

Il n'est pas jusqu'à sa façon tortueuse d'approcher les âmes qui ne nous renseigne. « Je voudrais arriver à « cette heure de nuit où tu auras successivement ou- « vert puis fermé bien des livres, où tu attends enco- « re... » Ainsi, c'est à l'heure du doute, entre deux hésitations, deux amertumes qu'il veut se glisser, et ce n'est pas d'un zèle joyeux qu'il veut être aimé. Il se suffit de cette douteuse ferveur qui suit les désespérances, et se contenterait à la rigueur d'être aimé par dépit.

Encore un trait dont a profité M. Thérive.

Buysse s'introduit silencieusement, en pleine nuit chez son futur disciple, au moment où son âme penche, accablée.

Ce sont là, de tristes hérésiarques, et combien avides! Un fonds fangeux d'égoïsme les enlise. Derrière la grille d'un confessionnal maudit, leur voix monte, comme un sifflotis. Mais c'est sans danger pour eux- même. Quelqu'un, touché à mort se débat sous le fin treillage. N'attendez pas qu'il fasse un geste. Leur orgueil a besoin de se mirer dans un visage trouble, dans une âme à l'agonie.

Car la seule chose qu'aime cet hérétique de Gide, la seule croyance qu'il chérisse, sa seule science, sa seule loi c'est lui-même. Il est un centre du monde. « A chaque instant du jour » il s'adore car « il possède Dieu dans sa totalité » (5). Voilà bien la plus effroyable hérésie. le *plus grand péché*, M. Thérive, celui d'esprit, dont vous parliez.

Et si le cœur vous en dit, au lieu de troubler les cendres du vieux Manès, faites comme Roger Martin du Gard — attaquez-vous au moderne hérésiarque : André Gide — je vous conseille de prier M. Henri Massis de collaborer avec vous. Un érudit et un grand critique peuvent ensemble faire un bon romancier.

Jean BALLARD.

(1) *Jugements*, par H. Massis (Plon-Nourrit). (2) Nourritures terrestres. (3) Nourritures terrestres. (5) Nourritures terrestres.
(4) Cite par Henri Massis. *Jugements*, page 67.

Trois Pastiches

DANS LA MANIÈRE DE MAURICE ROSTAND

L'ENCENSOIR

Equidem, natus non eram.
(PHÈDRE).

Es war ein Konig in Thule
Gar treu bis an das Grab,
Dem sterbend seine Buhle
Einen goldnen Becher gab.
(GŒTHE).

I wandered lonely as a cloud...
(WORDSWORTH).

La donzelleta vien dalla campagna,
In sul calar del sole...
(LEOPARDI).

O Philomèle, et vous, ô Sminthée-Apollon,
Qui avez couronné mes jeunes cheveux blonds
De l'immortel laurier des deux mers d'Ionie,
Attestez que mes vers ont l'accent du génie !
Vallons de la Trébie, écoutez-les, ces vers !
Ecoutez-les, écoutez-les, rivages verts,
Ecoutez-les, bosquets où pleurait Eurydice,
Et vous, chênes altiers, si chers à Stratonice,
Et vous, cyprès amis qui vous penchez le soir,
Quand je passe au galop de mon percheron noir !
J'ai chanté la beauté d'une voix défaillante,
Et les albes secrets des étoiles brillantes,
J'ai chanté le Forum et les Marais Pontins,
Et les cirques de Grèce avec leurs strapontins ;

J'ai chanté les héros, les dieux, les Athéniennes,
J'ai parlé aux rochers, aux sources, aux fontaines,
J'ai dit les mers, j'ai dit les champs, j'ai dit les bois.
J'ai maintes fois empli ma ville de ma voix ;
Et souvent, délirant d'une fièvre profonde,
Ivre de ma beauté et de celle du monde,
Tandis que l'Océan rstait silencieux,
Et que mon chant divin s'élevait jusqu'aux cieux,
Sentant passer en moi l'âme du grand Virgile,
J'ai, seul devant les flots, touché d'un doigt agile
Les cordes de mon souple et clair psaltérion ;
Et des vagues venaient baiser mes éperons.

* *
*

DANS LA MANIÈRE D'EUGÈNE MANUEL

(Poésies du Foyer et de l'Ecole)

LE CHARIOT DE FOIN

Mes enfants, vous voici maintenant en vacances ;
Ainsi, vous jouissez de justes récompenses,
Et vous êtes heureux ; songez parfois pourtant
Que tout le monde, hélas! n'est pas aussi content.

Je longeais l'autre jour la route nationale
Qui de Lons-le-Saunier se déroule vers Bâle,
Quand je fus obligé de m'arrêter soudain :
Un char empli de foin me barrait le chemin :
Son conducteur, robuste et velu sur le torse,
Respirait la santé, la vigueur et la force ;
Ses mains avaient reçu l'empreinte du labeur,
Et son front large et brun ruisselait de sueur,

Mais son regard avait cette noble assurance
Qui distingue les fils de la terre de France.
Cet homme, s'approchant, me dit : « Monsieur, allez!
Plaignez du fond du cœur les paysans hâlés !
Nous sommes les héros modestes de la glèbe ;
Nous défrichons souvent les rives de l'Erèbe ;
Nous luttons chaque jour contre les éléments :
Le feu, la terre, l'onde, et les marais salants.
Ah! le sort est cruel ; regardez! cette ornière
A de mon chariot décroché la charnière,
Et je ne puis partir, car nul ne prendrait soin
De mon cheval, de ma charrette, et de mon foin ;
Et cependant, bientôt, sur cette plaine immense
Que le jour moins brillant à délaisser commence,
Autour de moi, la nuit tendra son voile noir,
Et mes enfants n'auront rien à manger ce soir !
— Oh! Je n'ignore pas que l'existence est dure,
Mais qu'importe? Votre âme est courageuse est pure,
Lui dis-je en m'éloignant; et puis n'est-il pas doux
De savoir que la France a l'œil fixé sur vous! »
Et je partis.
Enfants, méditez cette histoire,
Que je n'invente pas, et que vous pouvez croire !

* *
*

DANS LA MANIÈRE DE VERHAEREN

LE REMOULEUR

Là-haut, sur le mont haché d'éclairs,
Dans un hérissement de roches symboliques,
Le rémouleur
Apoplectique.

Les peupliers hallucinés,
Affolés par le vent, perçaient
Puissamment de leurs flèches noires
Les nuages échevelés.

Mais arc-bouté vers sa victoire,
Toutes ses veines convulsives se tordant,
Le rémouleur, en larges gestes rotatoires,
Tournait sa roue éperdument.

La foudre hagarde soudain brisa
Avec fracas la bielle bondissante.
Mais toujours, en une stridence de grincements,
Et d'étincelles l'enserrant en fièvres d'auréolement,
Le rémouleur domptait sa tâche éblouissante.

Les peupliers hallucinés,
Affolés par le vent, semblaient
Les ombres des Anges du Mal;
Et fermentantes des trombes d'eau s'écroulaient,
Et fragmentaires le noyaient de leurs rafales ;
Sourd et muet,
L'homme tendait son âme vers son idéal !

Mais follement le glaive céleste tout à coup,
Sabrant l'air, enflamma la roue :
Flammes vers le ciel noir; gloires ascensionales !
Flammes vers le ciel haut; calices d'ostensoirs !
Radiaires halos, genèse
Des encensoirs de nuit, des diurmes fournaises ;
Songes; illusions apothéoticaires !
Gloires ! Flammes vers le ciel noir !

Et affolés les peupliers,
De leurs yeux sombres contemplaient
L'homme toujours courbé et dur comme un remords;

Mais il se releva et darda droit aux cieux,
Un regard calme et dédaigneux :
Car de la lame qu'il aiguisait,
Rien ne restait.

Lucien VALAT.



Baigneuses

D'or et de feu, tournoie et ruisselle l'été...
Lasses, vous étirant dans l'herbe drue, il semble
Que le frais baiser d'eau, fluide et pailleté,
Sur vos corps nonchalands s'irise encore et tremble.

La rivière prolonge en vous son frisson pur,
Stille, amoureuse, en vos liquides pierreries
Et le soleil, entre les branches, d'un jet dur
Allume et fait chanter vos douces chairs fleuries.

Entassement de miel, gerbe de lis couchés,
Fruits pulpeux et gonflés de magique abondance,
Votre groupe est un chœur rythmique détaché
A travers le cosmos de l'éternelle danse !

La vague du vent clair ondule à vos cheveux,
La sève dont le flot ascendant bat l'écorce
Emplit vos membres ronds, comble vos reins nerveux
Et pour ses buts féconds modèle votre torse.

Le paysage avec tous ses désirs épars,
Son tumulte secret d'ardentes forces vives,
Se continue en vous, presse de toutes parts
Votre chair fructueuse en ses réseaux captive.

Refuges d'ambre tiède, abris de rose émail,
Grappes où la lumière adroite s'insinue,
Comme vous rayonnez en son subtil tramail
Baigneuses... sur la rive où dort votre chair nue !

O solennel foyer, savoureuse splendeur,
Profonde, séduisante et large symphonie !
Vous brillez... thyrse fier, torche, rosier d'ardeur,
Marbre et joyaux roulés dans la vie infinie...

Comme une somptueuse et chaude cargaison,
Ivoire, soie et or et pourpre qui ruisselle,
Aux tapis amples de la royale saison
Votre éclat, rehaussé de gemmes, s'amoncelle.

Naïades de la rive heureuse, sous les fleurs
Et la fête adorable et douce des colombes,
Se peut-il que là-bas s'incline au noir des tombes
Le masque torturé des antiques douleurs ?

Ah! chassez de mon cœur les ténèbres amères,
Impérieusement éblouissez mes yeux
Et qu'à votre lueur je chemine, joyeux,
Parmi la majesté des choses éphémères !

Alfred ROBERT.



Les Gravures du vestibule

(NOUVELLE)

Je ne me suis jamais inquiété de la « valeur » des œuvres d'art. Le tintement mercenaire de ce mot, et ma paresse, m'empêcheront toujours d'être un connaisseur. Par contre, en chercher le sens me passionne.

Je savais anciennes ces gravures, mais sont-elles du XVIII[e] ou du XVII[e], je l'ignore encore. Tout au plus avais-je lu les titres: *L'Amant écouté, l'Eventail cassé.*

Bien que le mot *amant* me choquât, je préférais la première. A genoux, mais d'un seul, pour mettre en valeur le mollet droit, l'amant tient d'une main son cœur et de l'autre son tricorne, et regarde anxieusement la dame, dont le visage, par pudeur et pour cacher sa joie, se détourne. Les cils sont baissés ; dans la joue gauche, une fossette se creuse ; au coin des lèvres un sourire commence... Ces attitudes provisoires pouvaient-elles effrayer un adolescent scrupuleux?

Rien de ce calme hypocrite dans l'*Eventail cassé*. Vaguement effrayé par l'atmosphère orageuse devinée, jamais encore je ne l'avais examinée. Mais, à force de passer devant, je pressentais que cet « orageux », évident même à un regard rapide (une chaise renversée, des coussins à terre, surtout les personnages très proches l'un de l'autre) devait avoir une cause plus profonde qu'une vulgaire dispute...

Ma mère était très sévère vis-à-vis de tout ce qui se regarde. Mais il suffisait qu'une gravure fût ancienne et ne représentât pas une nudité, pour qu'elle la promût d'office œuvre d'art et décente. C'était donc bien une appréhension personnelle, non une défense étrangère, qui m'écartait de celle-ci. Le jour que, pour la première fois, j'osai la regarder en face, je fus épouvanté de son indécence.

D'abord, indigné, je veux douter que la dame se soit si vite assise sur les genoux du bellâtre : La jupe im-

mense et mystérieuse, qui emplit seule le canapé, autorisa l'incertitude. Mais, du corsage ouvert, la poitrine claire saute aux yeux ; mais, indubitablement, une jambe de l'amant pend au milieu des siennes ; et sa main...

Le buste de la dame s'est rétracté ; et déjà elle lui a infligé — sur la main ou sur le visage ? — le coup d'éventail, puisque celui-ci est en morceaux. Lui, ne renonce pas pour si peu. Sa main reste à la même place, son visage, souriant. A peine les cils ont-ils battu. Mais d'anxiété surtout, car voici la minute qui, si l'on insiste...

Telle fut ma première leçon de stratégie amoureuse, — que j'appliquai peu, d'ailleurs. Elle m'éclaira soudain bien des conversations dont le sens m'avait provisoirement échappé, et que je croyais n'avoir pas écoutées... Ah ! ce n'était pas de telles amours que je rêvais d'emplir ma vie privée ! Parler tendrement à l'aimée, effleurer d'une main prudente ses cheveux, à la rigueur poser sur ses paupières un baiser subtil, ou mieux : enfermer ces désirs, trop fiers pour être réalisables, en un rêve indicible, voilà les jeux suprêmes que j'ambitionnais. Trop proches l'une de l'autre, les deux gravures gênaient ces élans romanesques. Et, précisément parce qu'elles me troublaient, il fallait que je revinsse, chaque jour, les contempler...

Un jour, mon oncle me surprit. Je rougis violemment.

— De quel siècle est-elle, cette gravure ? dis-je.

Je suis timide, mais pour poser avec intérêt une question qui m'indiffère je trouve les mots qu'il faut spontanément. Mon oncle ne fut pas dupe.

— Elle t'intéresse donc bien ?... Pourquoi t'en vas-tu ? Est-ce que je te fais peur ?

Il y avait dans sa voix une sollicitude étrange.

— Quel âge as-tu donc, à présent ?

— Quinze ans, mon oncle.

— Quinze ans... Eh oui, tu deviens un homme...

Je sentais qu'il me regardait fixement.

— Tu deviens un homme, dit-il encore en traînant les syllabes, et croyant peut-être que je n'entendrais pas : chacun son tour.

Je devenais un homme ! Que cette parole m'eût flatté, prononcée par un autre ! Cette intrusion dans mes intimes anxiétés me blessa comme une injure. Chacun son tour ? Entend-il que je vais passer par les chemins qu'il a suivis ? (Lesquels?) Non, elle ne m'intéresse pas, cette gravure ! Elle ne m'a jamais plu, d'ailleurs !

Et j'aurais voulu la décrocher, la briser, — ou plutôt la pendre au panneau d'en face, l'opposer à *l'amant écouté,* ce chef-d'œuvre, si fin, si tendre que mon oncle n'apprécierait jamais.

Comme je ne pouvais prendre sur moi un tel bouleversement du vestibule, j'évitai désormais de m'y attarder.

Mais il fallait passer par là au retour du lycée. En accrochant ma casquette au porte-manteau je croisais, dans la glace, le sourire double de la dame qui *écoute* l'amant agenouillé — et automatiquement, je la voyais sur ses genoux, la jupe en désordre, le corsage débordant, brisant en vain son éventail sur la main audacieuse...

Sainte-Marguerite. Juillet 1922.

Gabriel D'AUBARÈDE.



Les Livres

Le Pape, par Jean Carrère (*Plon-Nourrit, Editeurs*).

En ce temps là, Rome, ayant élargi l'enceinte de Romulus jusqu'aux bornes du Monde antique, mûre comme un beau fruit, se préparait à subir l'inéluctable loi de la décadence des empires ; l'heure semblait prochaine où, comme Thèbes aux cent portes, comme Babylone, comme Athènes, elle connaîtrait la désaffection des Dieux et des hommes, leurs outrages, leur oubli.

Alors, de cette triste Judée, où Pontius Pilatus avait livré naguère un séditieux prophète aux haines des Juifs arriva un vieux pêcheur, un illuminé, qui contait ses visions aux esclaves dans les catacombes... Cet homme fut arrêté, subit le martyre en bénissant la ville énorme qui allait mourir. Et cette bénédiction la fit éternelle.

Rome changea d'âme et devint la Ville de Pierre.

M. Jean Carrère s'est proposé de résumer l'histoire de la Papauté, en la considérant comme l'incessant conflit de César contre Pierre.

« Toute l'histoire de l'Eglise, en effet, même quand les apparences semblent contraires, n'est, à regarder les choses de haut, que la lutte acharnée de César contre Pierre et de Pierre contre César, le premier pour reprendre, à tout occasion, son pouvoir usurpé, le second pour l'en empêcher et pour faire triompher l'idée dont il est toujours le dépositaire Pierre, *c'est toujours le verbe de Jésus ;* César, c'est toujours sous toutes les formes, le glaive de Nemrod et de Nabuchodonosor... En réalité, le véritable Antéchrist, c'est César.

C'est toujours le premier seul qui attaque : César. L'autre, Pierre, n'attaque jamais. Il lui suffit d'être et de persister. Il se défend. César a beau le persécuter, le menacer ou le flatter, le faire souffrir ou lui rendre hommage, le dépouiller ou l'arrêter et le tuer même : Pierre succède à Pierre et le fondement de l'œuvre ne varie jamais, et, par le fait qu'il n'a pas d'armes, c'est Pierre qui, dans le temps est invincible. Le premier a des sursauts, le second a des ailes. »

Voilà, nous dit M. Carrère, la plus belle épopée du Monde. Et, en raccourcis vigoureux, il nous en présente les époques culminantes : Léon Ier contre Attila, Grégoire II et Grégoire III

contre Léon l'Isaurien et Constantin le Capronyme Grégoire VII contre Henri IV, Alexandre III contre Frédéric Barberousse, Innocent IV contre Frédéric II, Boniface VIII contre Philippe le Bel, Jules de Médicis contre Charles-Quint, Pie VII contre Napoléon.

Conception originale, qui participe des mérites du schéma. Et si vous admettez, comme M. Carrère, que les successeurs de Pierre possèdent tous l'esprit de Pierre, qui est l'esprit de l'Evangile, si, pour plus de simplicité encore vous faites de Pierre le champion de l'Idée, de César la Bête qui combat pour l'assouvissement de ses désirs et de ses haines vous aurez tout lieu de vous réjouir en assistant à cette longue suite de victoire que Pierre remporte, durant vingt siècles sur son éternel ennemi.

Cette généralisation, pour séduisante qu'elle soit, ne va pas sans quelques inconvénients. On perd souvent en vérité ce que l'on gagne en netteté. Le lit de Procuste a souvent négligé bien des jambes, et voire même des têtes, qu'il ne pouvait contenir. Et puis, suivant un procédé cher à M. Bourget — à qui ce livre est dédié — rien ne coûte à notre historien pour vouer César à l'exécration des siècles, ni pour justifier les erreurs les plus déplorables des successeurs de Pierre. S'il reconnaît qu'il y eut de mauvais pontifes, du moins se garde-t-il bien d'en parler, et le lit de Procuste le sert à merveille en cette occasion. Il veut bien toutefois nous concéder que « l'on soit allé un peu fort » en prêchant la croisade des Albigeois, mais il se hâte de nous présenter des circonstances atténuantes telles que l'on voudrait féliciter Innocent III de ce vertueux massacre. La querelle des Investitures prend l'importance d'une question universelle, et lui arrache ce cri de triomphe : « O miracle de Canossa ! » Ce jour du 18 janvier 1077 où César, *humilié*, baise en pleurant les pieds de Pierre, marque, pour tous les esprits vraiment libres, à quelque religion qu'ils appartiennent, *la plus magnifique date de notre épopée terrestre*. Quelques pages plus loin, il se réjouit, en traitant de hannetons ceux qui ne partagent pas sa jubilation, de ce que Barberousse ait tenu les rênes de la mule du pape Adrien IV. Et il ajoute : « Le successeur de Grégoire VII, par le seul fait qu'il a quelque courage, ne peut pas céder devant le successeur de Henri IV. Canossa commande! » Enthousiasme qui laissera bien indifférents tous ceux qui pensent que ce *miracle* de l'orgueil n'eut pas obtenu l'approbation de celui qui naquit dans une étable. Plus loin, c'est Boniface VIII, assassin de son prédécesseur Célestin V qui devient le martyr

d'Anagni. Et d'autres, et d'autres. A telle réfutation, il faudrait un volume. Je dirais seulement que Pierre me semblerait véritablement le champion de l'idée, s'il avait défendu, au lieu de ses intérêts temporels (qu'il ne négligea point autant que le veut dire M. Carrère) ou de préséance, les grands et simples principes de l'Evangile. Au temps d'Innocent III, le véritable successeur de Pierre n'était point ce Pontife superbe qui prétendait dominer les rois temporels de toute la hauteur du spirituel, mais bien ce petit frère, humble, obscur, qui retrouvait en son cœur la source vive où Jésus s'abreuvait, et en répandait l'eau pure parmi ce moyen-âge de nuit et de sang.

Mais ce livre qui, somme toute, paraît fort maigre en regard du vaste sujet qu'il s'est assigné, et dont les conclusions sont pour le moins discutables, contient une étude très remarquable par son originale subtilité. Je veux parler de la réhabilitation de l'apôtre Pierre.

Pierre a été victime d'un étrange malentendu. Il n'est point de physionomie que la légende n'ait altéré davantage. La nuit passée dans la cour du grand Prêtre et le fatidique chant du coq ont fait, aux yeux des siècles, un scélérat de celui que le Christ avait aimé entre tous.

Malherbe, dans ses Larmes de Saint-Pierre, le lapide avec indignation :

« Du vaillant fait couard, de fidèle fait traître
Aux portes de la peur abandonne son Maître
Et jure impudemment qu'il ne le connaît pas... »

Bossuet n'est pas moins sévère :

« Il le suit au commencement. Mais, ô fidélité commencée, qui ne sert qu'à percer le cœur de Jésus par un reniement plus cruel, par une perfidie plus criminelle ! »

Et, naguère, le bon Jérôme Coignard s'étonnait de le voir chargé d'honneurs et la pierre angulaire de l'Eglise :

« A la honte éternelle des pharisiens et des gens de justice, un grossier marinier du lac de Tibériade, devenu par sa lâcheté épaisse la risée des filles de cuisine qui se chauffaient avec lui dans la cour du grand Prêtre, un rustre et un couard qui renonça son Maître et sa foi devant des maritornes bien moins jolies sans doute que la femme de chambre de Madame la baillive de Séez, porte au front la triple couronne au doigt l'anneau pontifical, est établi au-dessus des princes-évêques, des rois et de l'empereur, est investi du droit de lier et de délier ; le plus respectable homme, la plus honnête dame n'entreront au ciel que s'il leur en donne l'accès. »

M. Carrère a eu le courage insigne de prendre la défense de ce coquin. Il établit d'abord que Pierre, Simon ou Céphas fut, d'après les quatre évangélistes, le plus généreux, le plus courageux, le plus fidèle des disciples. Il prouve ensuite que Pierre suivit Jésus malgré sa défense, (St. Jean XIII, 36), qu'il le défendit, toujours malgré lui, au Jardin des Oliviers, car c'est Pierre qui tira l'épée du fourreau et coupa l'oreille à l'insolent Malchus (St. Jean XVIII, 10). Et alors qu'il eut été prudent de fuir après cet acte, d'autant plus que le Maître lui avait enjoint de ne pas le suivre, il l'accompagne dans la cour du grand Prêtre, alors que tous les disciples l'ont abandonné. Mais comment rentrera-t-il chez le grand Prêtre, et comment n'en sera-t-il point chassé, s'il déclare qu'il est l'un des compagnons de l'homme arrêté ? Or, il veut être près de son Maître ; l'intention était plus que louable, courageuse, téméraire même, et il n'avait pas le choix des moyens. Si donc il parut renier Jésus, son seul tort fut d'obéir à une inéluctable nécessité.

Cette réhabilitation généreuse et subtile de l'une des plus belles figures du christianisme est toute à la louange de M. Jean Carrère.

G. MOUREN.

* *
*

L'homme de Cour, par Baltasar Gracian. (Maximes traduites de l'espagnol par Amelot de la Houssaye (*Grasset*).

Il faut, si l'on veut tirer de cette lecture quelque profit, s'en tenir au titre que lui a prêté son traducteur et sous lequel M. André Rouveyre vient de le présenter au public français. Gracian lui, avait choisi : *El Oraculo Manual*. C'était trahir une fois de plus ce goût de l'énigmatique que les Espagnols de son temps, non sans motifs lui reprochaient ; (on est moins difficile à cet égard aujourd'hui, la compréhension des livres étant devenue chose secondaire) et pour ceux qui comprennent toute chose à demi-mot, c'était attribuer à ces maximes une portée générale, et dès lors elles deviennent discutables. Précieuses à quiconque est appelé à faire son chemin à travers ce qu'on appelle de nos jours le monde, (et l'on sait qu'il tend à s'élargir de plus en plus, loin encore, toutefois, de mériter un nom si grand) elles s'appauvrissent singulièrement dès qu'on leur prête une signification humaine, et je soupçonne fort l'auteur d'avoir

commis le premier cette méprise. Le Sage serait, selon lui, le parfait homme de cour. Je ne puis souscrire à cette prétention, bien plus sage étant à mes yeux celui qui se tient à l'écart et pense pour les autres. Les majuscules me font sourire, dont Gracian a coutume d'affubler ce mot, ainsi que Réputation, Fortune, Renommée. De l'amour, il n'est pas question, et c'est au moins bizarre, à la cour, en plein XVIIe, et en Espagne...

Gabriel D'AUBARÈDE.

* *
*

LE GAZETIER LITTERAIRE. — (Historiettes, Anecdotes et Indiscrétions de l'An 1923). A Paris chez Georges Crès et Cie, Editeurs rue Hautefeuille, n° 21, près le boulevard Saint-Germain.

L'Editeur G. Crès nous présente ce « Gazetier littéraire » sous la couverture dont s'illustraient les doctes ouvrages que Jérôme Coignard avait coutume de feuilleter chez M. Blaizot, à l'Image Sainte-Catherine.

Selon la tradition des livres de ce genre que nous a laissés le XVIIIe siècle, il n'est pas signé, mais les auteurs sont facilement reconnaissables ; déjà, de nombreux courriéristes littéraires ont identifié les deux principaux : un membre de l'Académie Française et un membre de l'Académie Goncourt.

Mais il doit y avoir d'autres collaborations, non moins piquantes que celles-là, car la somme des histoires indiscrètes ramassées par le Gazetier, dans les salons, dans les cafés littéraires et dans les salles de rédaction prouve bien que ce personnage a ses entrées partout.

Le ton de ses écrits lui permettra-t-il de continuer longtemps à prendre ainsi des notes, de caractère parfois confidentiel, sur le monde qui l'accueille ? Ses victimes ne vont-elles pas lui répondre par quelque *Gazetier dévoilé* ? Il est permis de le souhaiter, car tout de même, ce Gazetier « va un peu fort. »

Ajoutons que cet ouvrage se complète fort heureusement d'une « Table des noms cités », qui est très certainement appelée à prendre dans le monde des lettres la place d'un Almanach de Gotha. Ce document ne laissera pas que d'être très précieux pour servir, dans quelques cent ans, à l'histoire littéraire de notre temps... Littérateurs, mes amis, qui prétendez, à tort ou à

raison, aux hommages de la postérité, sachez piquer la curiosité du « Gazetier littéraire », et l'on vous tiendra quitte du reste.

*
* *

L. COURROUBLE. — La famille Kaekebroek. (Mœurs bruxelloises). La Renaissance du livre.

« Ceci est déjà une vieille petite chose, nous dit l'auteur. »

Vieille, certainement, car elle date de 1902, et, à notre époque de surproduction, vingt ans font plus d'un siècle. — Petite, certainement aussi. M. Courrouble a fort bien jugé son œuvre, et je m'en voudrais de le contredire.

Sachons lui gré d'avoir fait tout son possible pour nous intéresser aux gestes d'un certain Joseph Kaekebroek, qui renonce à la carrière des lettres, de peur d'immortaliser un patronyme pourtant savoureux, et aux désillusions amoureuses d'une certaine Madame Posenaer, qui, lachée par son amant, finit par s'éprendre de son mari. Ce bonheur bourgeois nous laisserait fort indifférents si l'auteur ne l'avait agrémenté de quelques idiotismes propres au gentil pays flamand. Et c'est là tout le mérite de cet ouvrage.



Les Théâtres

AUX NOUVEAUTES : *On a trouvé une femme nue ;*

A LA COMEDIE CAUMARTIN : *La fleur d'oranger ;* deux comédies de M. André Birabeau.

Je suis saturé de Birabeau. (Oui, Birabeau. Pas celui qui était marqué de petite vérole. Je ne suis pas « arubé du cerveau. ») J'ai vu deux pièces de cet auteur, dans deux théâtres très parisiens.

La première est un vaudeville construit selon la formule la plus vénérable. Jugez plutôt.

Un viveur ruiné va marier sa fille au fils Marotteau, qui est riche. Les jeunes gens ne se sont jamais vus. La veille des fiançailles, la jeune fille va au bal de l'internat, en compagnie de sa soubrette. Pourquoi ? Parce qu'elle veut « s'amuser » avant qu'on la fiance à un inconnu. Ça vous paraît drôle ? Jouons franc jeu : elle va au bal de l'internat parce que des carabins la mettront toute nue malgré ses cris, et qu'elle viendra au second acte demander des vêtements à son fiancé, qui ne la connaît pas, et qu'elle ne connaît pas.

Qui l'a conduite chez ce fiancé ? Un jeune homme charitable. Voilà une charité bien mal ordonnée. Quand on a vingt-cinq ans, et qu'on a la chance de rencontrer, à minuit, sur le boulevard Saint-Michel, Mademoiselle Régina Camier toute nue, ce n'est pas chez un ami qu'on doit la conduire... Il me semble que ce jeune homme aurait pu tenter sa chance...

Le fiancé, qui est un vrai Parsifal, dit quelques gentillesses à la demoiselle, et finit par s'endormir auprès d'elle, sous nos yeux, et sur un canapé. Encore un mufle.

Au troisième acte, les deux jeunes gens se retrouveront chez le viveur. On les présente l'un à l'autre. Ils sont au comble de la stupeur. Franchement, je croyais que M. Pierre Stéphan et Mademoiselle Régina Camier étaient plus intelligents que çà. Nous avions tous prévus que la pièce finirait ainsi et dans toute la salle, il n'y avait qu'eux d'étonnés. Mais peut-être ils faisaient semblant ?

Je n'adresserai à cette pièce qu'un seul reproche. Mais il la touche, pour ainsi dire, jusqu'en son fondement : *On ne voit pas de femme nue.*

Nous étions bien cinq cents personnes qui avions payé notre place, pour éclairer notre rétine d'une blancheur nacrée : Mademoiselle Régina Camier ne quitte pas un instant l'affreux pardessus qui l'habille plus complètement qu'une robe de soirée. Il n'y a, dans toute l'affaire, qu'une seule personne qui l'ait vue toute nue : c'est M. Germain Champell, et la chose se passait sur le boulevard Saint-Michel, au moment précis où des affiches nous avaient attirés aux Nouveautés. Pour comble, M. Champell est un acteur de la troupe, qui, naturellement, ne paye pas sa place... Bref, une volerie.

Que dire de la pièce ? Je n'oserais affirmer, dans le style cher aux critiques, « qu'on la croirait écrite par un Hamlet qui aurait médité Wagner, et retouchée par un Molière tout imprégné d'Ibsen ». Toutefois, je reconnais que cette œuvre m'a fait penser.

Elle m'a fait penser que sans l'extraordinaire Brasseur, sans le talent et la grâce de Mademoiselle Régina Camier, sans l'intelligence de MM. Stéphen, Gildès et Mondos, M. Birabeau aurait à son passif une comédie vieillotte, sans esprit, sans charme, sans intelligence et sans goût... Mais il y a les acteurs.

Pour la *Fleur d'Oranger*, c'est autre chose. Sous les péripéties du vaudeville, il y a un vrai sujet de comédie. Il s'agit d'un procureur, très haut, très sec, et taciturne. Pendant vingt ans, sa femme et son fils ont tremblé près de lui. Le fils, sans le dire à son père, s'est marié à une charmante jeune fille... Il faudra pourtant révéler ce mariage au procureur, car il s'occupe de trouver un parti pour son fils, qu'il croit libre... Après mille péripéties, le jeune homme laisse échapper la vérité. Et le père l'accepte tout bonnement, tout simplement, et il demande : « Mais pourquoi ne me l'avez-vous pas dit plus tôt? » Parce qu'on ne le connaissait pas. Cet homme redouté n'est qu'un brave homme peu bavard. Son idiote de femme ne l'a jamais compris, et le fils, sous l'influence de sa mère, avait de son père une idée fausse... C'est tout, et c'est admirable de simplicité...

Ce sujet, Monsieur Birabeau l'a entortillé de mille ficelles, l'a ornée de « mots ». On songe à une statue dont la belle ligne se cache sous des oripeaux, et qu'un sculpteur naïf crut embellir par des verroteries modiques...

Malgré tout, c'est une comédie, et bien agréable.

Mademoiselle Germaine Risse, qui st si jolie, avec de grands yeux tout neufs, joue avec tant de naturel et d'émotion qu'on lui permettrait d'être laide. M. Pierre Etchepare est excellent dans le rôle du fils. Mlle Pierry est bien amusante dans le rôle

d'une dame vierge et mariée. Elle a des mines et des ronds de bras d'une drôlerie exquise.

M. Armand Morin, inspecteur dans un grand magasin, fume la pipe, fait des gaffes, et hume à travers la porte le fin dîner qui ne sera pas pour lui... Il est très remarquable, et ne souffre pas du voisinage de Signoret. Ah ! celui-là ! Que dire de lui ? Quel adjectif trouver ? Disons, en donnant à ces mots tout leur sens, qu'il est un grand artiste — l'un des trois ou quatre acteurs qui ne sont pas bien loin de Lucien Guitry.

J.-H. ROCHE.



La Musique

A MARSEILLE

LA SAISON PROCHAINE...

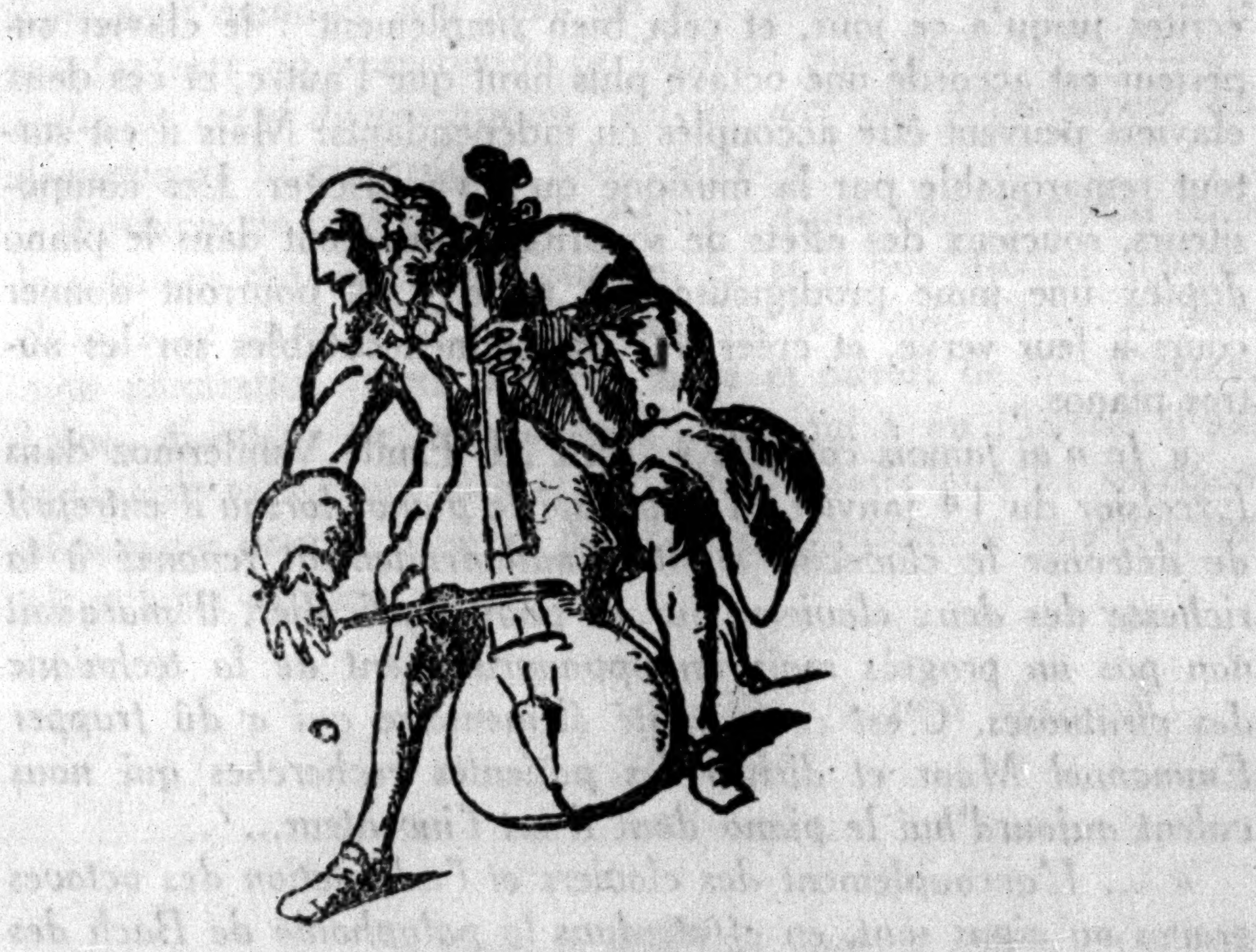
Nous ne savons pas ce que nous réserve la prochaine saison musicale ; mais d'ores et déjà nous prévoyons de nombreux changements et améliorations.

Aux Concerts Classiques, seule organisation publique, je suis persuadé que l'exercice 1924-1925 verra du nouveau. La ligne de conduite qui s'impose n'est pas compliquée : rajeunissement des programmes, et meilleure préparation. Ces deux facteurs, nécessaires à l'intérêt des séances orchestrales et par conséquent à la vie de l'Association, peuvent s'obtenir par la présence, à la baguette, d'un musicien énergique et cultivé. Je ne saurais trop souvent citer l'exemple de Lacerda, obtenant un résultat vingt fois supérieur avec deux répétitions de moins. Mais quelles répétitions ! On ne se lasse pas lorsqu'un chef explique la pensée de chaque épisode, qu'il la commente et la situe dans l'œuvre et la vie du compositeur. Et, bien qu'un concert par dimanche soit une très lourde charge, je demeure persuadé qu'un chef, méritant ce nom, peut présenter des programmes variés, éclectiques, et les bien interpréter s'il s'en donne la peine.

L'aurons-nous, ce bon travail, et par quel chef ? On m'a parlé de candidatures probables : Lauweryns, de la *Monnaie* de Bruxelles ; Oberdœrfer, directeur des Concerts Paul Oberdœrfer de Paris ; Fouilloux, de Genève, d'autres encore dont les noms m'étaient inconnus. Certes, la place est intéressante pour qui sait en tirer parti. Il faut reprendre toute la besogne, depuis 1914, et revenir à de véritables concerts symphoniques. Les virtuoses lassent, avec leurs inévitables concertos ou leurs pièces de technique et de mécanisme. Mais l'orchestre, avec la multiplicité de ses timbres et leurs combinaisons différentes offre des ressources encore inépuisées. A côté des grands classiques, des modernes s'imposent comme Roussel, Honegger, Strawinsky, ceux qui cherchent précisément à donner des émotions nouvelles, à élargir le champ de effets sonores, à révéler la couleur orchestrale.

Tous les musiciens marseillais sont unanimes à désirer une orientation nouvelle ; ils en ont bien le droit, et l'Association Artistique a le devoir d'écouter leurs suggestions et leurs souhaits. Elle peut beaucoup, même en conciliant les intérêts de tous, artistiques ou matériels.

*
* *



Le Piano Moor

Nous ne voulons point retarder plus longtemps la parution d'une grande nouvelle : la Maison « Pleyel », la grande firme française de pianos, vient de présenter un piano à double clavier qui a soulevé l'enthousiasme unanime des pianistes et des compositeurs. Comme le font remarquer tous ceux que ce sujet a intéressés, cet instrument permet de rendre avec une variété et une puissance inconnue du modèle ordinaire toutes les œuvres écrites jusqu'à ce jour, et cela bien simplement : le clavier supérieur est accordé une octave plus haut que l'autre, et ces deux claviers peuvent être accouplés ou indépendants. Mais il est surtout remarquable par la musique qu'il va susciter. Les compositeurs, soucieux des effets de sonorités, trouveront dans le piano *duplex* une mine prodigieusement riche ; ils pourront donner cours à leur verve, et créer des choses inexécutables sur les autres pianos.

« *Je n'ai jamais compris* », écrit M. Emile Vuillermoz dans *Excelsior* du 14 janvier, « *pourquoi le piano, lorsqu'il entreprit de détrôner le clavecin, avait si maladroitement renoncé à la richesse des deux claviers. Sur ce point particulier, il marquait non pas un progrès mais un appauvrissement de la technique des virtuoses. C'est cette vérité élémentaire qui a dû frapper Emmanuel Moor et diriger les patientes recherches qui nous valent aujourd'hui le piano dont il est l'inventeur...*

« *... L'accouplement des claviers et l'adjonction des octaves graves ou aigus sont, en effet, dans la polyphonie de Bach des ressources sonores extrêmement précieuses. Ce sont précisément celles que les compositions fuguées trouvent dans l'orgue. Dans le nouveau piano, les assocations de cordes créent un scintillement, un éclat, une vibration lumineuse et une vie frémissante du son qui font songer au rayonnement des* « jeux de fournitures ». *En même temps, les plans sonores prennent de l'indépendance et de la variété : l'interprète peut souligner une* « entrée » *sans en déformer le volume et rompre l'équilibre de la composition comme sont, trop souvent, obligés de le faire les pianistes. Tout est ici le triomphe de la souplesse, de la délicatesse et des résonnances subtiles. Les doigts dirigent un orchestre composé de fines voix métalliques, dont les harmoniques frissonnent et*

chatoient. L'austérité traditionnelle du pianiste s'évanouit. Le sévère instrument, en retrouvant la registration délicate du clavecin, a vu augmenter à la fois sa puissance et sa sensibilité. Il a maintenant un système nerveux comparable à celui de la viole d'amour ou de la harpe éolienne.

« L'expérience est tout à fait concluante. Le piano à deux rangées de dents est un type d'instrument nouveau doué d'une forte personnalité. Il doit rendre à la musique des services d'une importance exceptionnelle. Il est impossible que les compositeurs modernes ne comprennent pas immédiatement tout le parti qu'ils pourront tirer de cette richesse inattendue. Les progrès enregistrés par l'histoire de notre art ont toujours été conditionnés par le perfectionnement du matériel sonore. L'apparition du piano à deux claviers marque une date dans l'évolution musicale, car il ne peut manquer d'y jouer un rôle décisif. Il ne reste plus à nos facteurs qu'à découvrir la formule industrielle et commerciale de cette démonstration, qui ne sort pas actuellement du domaine de la curiosité de laboratoire. »

Fortunio ne peut pas rester étranger à une telle invention dans le domaine des moyens artistiques. Et si je puis ajouter quelque chose à ce qu'écrit M. Vuillermoz sur le Piano Moor, ce sera mon admiration pour l'esprit large et ouvert de M. Gustave Lyon, directeur de la Maison Pleyel, qui a vu l'intérêt d'une semblable expérience et n'a pas hésité à faire tous les sacrifices nécessaires pour la mise au point de cet instrument appelé à une magnifique carrière.

Ernest MARION.



La Peinture

A MARSEILLE

Exposition de la Société Amicale des Artistes Indépendants de Provence. — Pour la deuxième fois cette association nous convie à aller examiner quelques peintures. Honorée de subventions municipale et départementale elle constitue un autre salon officiel, non pas en marge, mais à côté de l'association des artistes provençaux. Le besoin s'en faisait-il sentir ? D'un autre salon certes ; pas de celui-là. Ils se ressemblent beaucoup trop, du moins dans ce que l'autre à (et aura) de plus mauvais.

Pourtant cette expression « indépendants » attire les foules un peu surprises sans doute de ce pléonasme. Car enfin, si, à la rigueur, on conçoit un peintre, un sculpteur, sans indépendance, il me semble difficile de concevoir un artiste autrement qu'indépendant. Il est vrai qu'ils y sont bien peu nombreux (comme à l'autre, vous dis-je comme à l'autre) et le qualificatif n'a plus beaucoup d'importance.

Dans l'ensemble quelques toiles présentent certain intérêt. *M. Place* est certainement le meilleur. De l'air, de la lumière et une facture curieuse. *Mlle Sardin* nous présente Saint-Victor d'une manière très heureuse et avec de bien jolis tons ; malheureusement on n'en peut dire autant de la « plage de Sormiou », ce bijou de couleur que Mlle Sardin a peint avec des tons sans élégance, *M. Derbesy* est le révolutionnaire du Salon ; sa « nature morte » présente de bonnes qualités de plein air. *M. Guieu* peint lumineusement et très « Provence » un chemin de Notre-Dame des Anges. *M. Arnaud* sait quelque chose qu'il exprime avec de très vilains tons. En revanche, *M. Barbaroux* nous montre très joliment coloré qu'il ne sait pas grand'chose. C'est dommage pour cet artiste qui promet beaucoup. Il aurait besoin de voir beaucoup de bonne peinture. Ça n'est pas à Marseille qu'il y parviendra.

A l'aquarelle : *MM. Jules Costes, A. Rimbaud, J. Pellegrin se détachent de l'ensemble.*

Mlle M. Gastine continue la jolie tradition avec des faïences décoratives parfaites. *Mlle Warnia-Zarzecki* montre différents objets d'un style très personnel parmi lesquels je préfère le « panneau décoratif » et les « penditifs ».

*
* *

A la Maison des Arts, *M. Aubery* expose une très jolie petite toile. D'un métier toujours très personnel M. Aubery peint pour la joie de ses yeux... et des nôtres. Nous aimerions voir une exposition un peu importante de cet artiste sincère qui ne se manifeste que trop fragmentairement.

*
* *

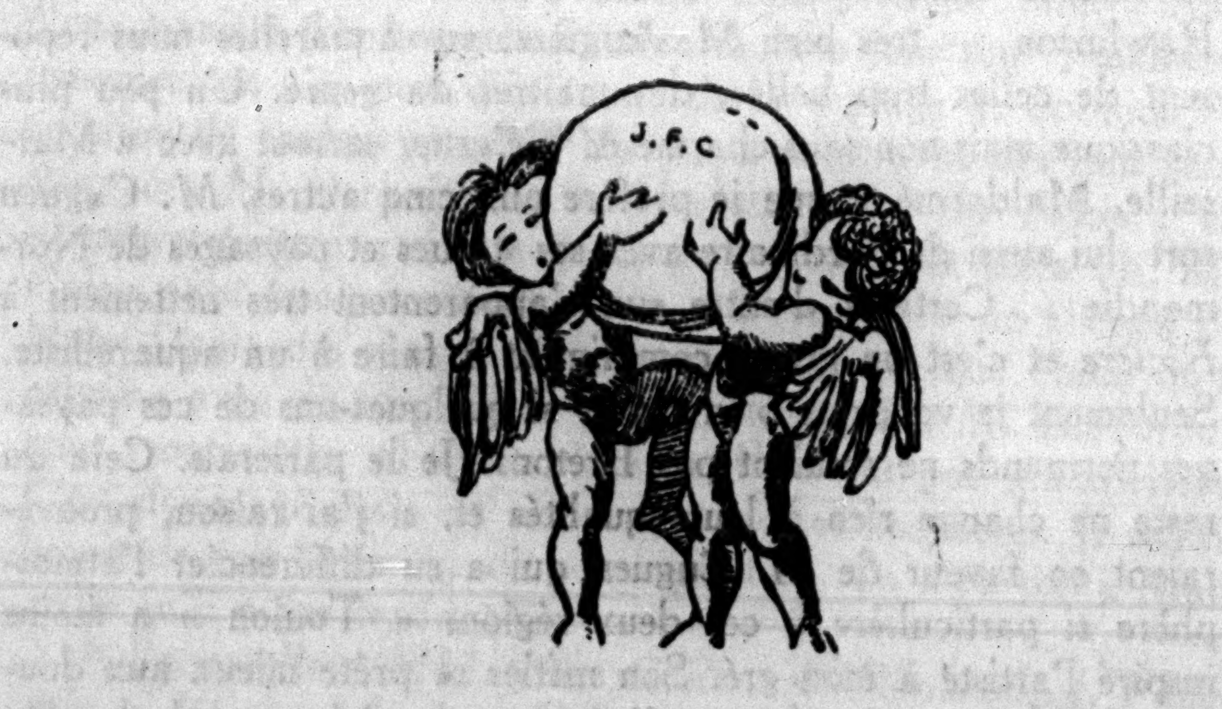
GALERIE COTTIER. — *Exposition d'aquarelles.* En général, l'exposition est bonne. Quelques exposants font preuve d'une originalité incontestable et parfois d'une audace rare en matière de peinture à l'eau. *M. Armengol* avec une œuvre de dimension importante fait preuve de ses habituelles qualités. Composition, dessin, coloris, tout y est intéressant. Je ne reprocherai à M. Armengol qu'une petite chose de technique.Ses ciels sont peints systématiquement avec des touches séparées et verticales qui les alourdissent et nuisent à l'ensemble en détruisant l'effet de calme qu'ils devraient au contraire apporter. *M. Augière* va certainement faire crier ceux qui ne connaissent pas les aquarelles de Furner. Cependant, ces montagnes lavées « à grande eau » rappellent assez, toutes proportions gardées les plus célèbres de la *National Gallerg* et surtout l'inquiétant « Barnard Castle » de la collection Rawlinson — très bien M. Augière, vos aquarelles nous reposent de celles trop belles, des maîtres du genre. Un peu plus classique mais non sans charme *Mlle Cartier* surtout avec « Marseille, Maldormé » que je préfère aux cinq autres. *M. Cuguen* sort lui aussi de l'ordinaire avec ses « vues et paysages de Normandie ». Certains d'entre eux s'apparentent très nettement à *Rivière* et c'est un grand compliment à faire à un aquarelliste. Seulement je voudrais bien savoir si quelques-uns de ces paysages normands ne seraient pas Bretons. Je le parierais. Cela du reste ne change rien à leurs qualités et, si j'ai raison, prouveraient en faveur de M. Cuguen qui a su différencier l'atmosphère si particulière à ces deux régions « Toulon » a moins inspiré l'artiste à mon gré. Son métier se prête mieux aux douceurs des climats humides qu'à la brutale sécheresse de la côte méditerranéenne.

M. Dufour lave des aquarelles qui ressemblent à ses peintu-

res à l'huile. C'est assez dire leur intérêt. *M. Duvernon* est un peu plus banal mais d'une banalité sympathique. *M. Max Jaubert* ne peut pas appeler des aquarelles ses images et ses illustrations. La « légende des siècles » et « les grands initiés » sont curieux. « L'aubade à M. le Maire », « Le Retour de Banlieue » et « D'une fenêtre » font penser à Hansi traduit en provençal. Je n'aime pas trop les autres. *M. Nardi* et *M. Maure* présentent de bonnes aquarelles comme il y en a beaucoup. Enfin, il faut encore se féliciter de cela. *M. Reynaud* est lui aussi fort original avec huit aquarelles franches et solides. Je trouve ses deux « Strasbourg » un peu trop colorés. Le coin connu du quai des... tanneurs je crois, m'a toujours semblé plus grisaille. Cela dépend sans doute de la saison. En résumé, exposition à voir — la moitié des œuvres vaut un sérieux examen et c'est un pourcentage que l'on ne rencontre que fort rarement.

Chez Irma Desplats, boulevard de la Madeleine, *M. Tyssier* montre en vitrine quelques toiles. Des arbres en fleurs qui luttent un peu avec un terrain très chaud. De petits panneaux amusants. M. Tyssier que nous avions déjà remarqué au Salon l'an dernier est un peintre à suivre.

HERREM.



Revues Etrangères

THE MENORAH JOURNAL (New-York) examine les aspects divers du monde israélite, l'évolution de sa pensée et de son art en Amérique et en Europe. Des lettres de Londres, de Florence et de Berlin, un article sur la Situation des Juifs sous le régime soviétique, complètent ce tableau remarquablement documenté et particulièrement instructif.

L'ESAME (Milan. Dr. Enrico Somaré) publie dans son numéro de février la suite du très curieux roman de Nino Savarèse, un généreux article de Lorenzo Montano, d'intéressants rapprochements faits par Onofri entre Wagner et Novalis, et un Eloge d'Andréa Mantequa, par Alberto Neppi. Parmi les chroniques, celles d'Emilio Cecchi et de Carlo Carra sur la peinture méritent toute notre attention.

CONTIMPORANUL (Bucarest). — Cette revue dirigée par J. Vinea et M. Janco, écrivains et artistes de talent, représente en Roumanie les tendances d'avant-garde, qu'elle défend avec enthousiasme et non sans succès.

FILM-KURIER (Berlin). — Une des meilleures revues cinématographiques allemandes, témoigne par ses articles et ses photographies de l'importance artistique de la production germanique.

Marcel BRION.



Nécrologie

LA MORT DE MARIUS RICHARD

La mort qui vient de frapper en pleine force Marius Richard père de notre ami Carlo Rim et Directeur du *Petit Provençal* nous atteint profondément ; nous pleurons en lui un ami véritable et un guide sûr.

Ceux qui l'ont connu, ses collaborateurs et ses proches savent combien cet homme était bon. Ses obligés ne se comptaient plus, ses amis lui vouaient un culte. Nous aimions en lui cette bienveillance et cette distinction toutes naturelles, la courtoisie, le sens de la mesure qu'il avait toujours son ardeur profonde et sa noblesse.

Marius Richard était de race. Fils de ses œuvres il possédait le charme d'un gentilhomme. Il en avait l'aisance, les manières, la séduction. Son affabilité qui savait être distante était toujours égale. Elle partait d'un cœur passionné d'autrui.

Rarement on vit chez l'homme public plus fière conception du devoir, plus rarement vit-on correspondre les vertus de l'homme privé. Marius Richard en réalisait l'accord qui rendait sa vie harmonieuse. Et sa discrète obligeance lui valait l'amitié de tous.

Il s'en va interrompu dans sa tâche par un stupide effet du sort, au moment où l'on attendait de lui des directions pour demain. Combien son regard qui plongeait droit au cœur des choses va manquer à ses amis à ceux qui le suivaient avec confiance et voyaient avec ses yeux !

Parmi les fidèles innombrables qui lui firent escorte, de vieux compagnons d'armes, vétérans du Parlement, personnalités de la Presse ont dit l'affection que lui

portait un monde où l'on n'est guère indulgent, où sa droiture commandait aux sympathies les plus refusées. Ils ont dit sa carrière, depuis l'Ecole normale jusqu'à sa haute situation dans la presse marseillaise. Ils ont célébré ses mérites et ont exprimé les plus touchants regrets de sa mort.

Mais, nous souvenant de l'affectueux intérêt que Marius Richard ne cessa de nous témoigner depuis nos débuts, nous voudrions après Paul Souchon et Léo Larguier, ses vieux camarades, rappeler aussi que ce grand journaliste était un fervent littéraire, et qu'il a contribué voilà bientôt trente ans à l'essor de la pensée latine. Il avait fondé à Nîmes en 1896 sous le pseudonyme de Marius Valabrègue un journal hebdomadaire de littérature et d'art qui s'appelait d'un beau nom *le Geste*. Tout récemment encore son fils Carlo Rim, nous montrait ces pieux souvenirs. Nous avons revu la collection du *Geste*, effort admirable qui dura de longues années tant que la vie n'eût pas disposé de ces ferveurs. Nous y avons revu les noms désormais célèbres de Péladan, Paul Valéry, Maurice Magre, Maurice Mæterlinck, Henri Bataille, Paul Souchon, Léo Larguier jusqu'à celui de Mécislas Goldberg, l'anarchiste fameux qui devait donner le jour à un bandit.

Presque toute cette génération qui débuta vers 1895 et a donné son œuvre au commencement du siècle a été groupée par le journal nîmois que Marius Richard animait de sa foi, de son infatigable ardeur, n'est-ce pas lui qui fit jouer la *Sémiramis* de Péladan ? Et nous avons compris pourquoi l'homme supérieur que nous pleurons aimait les jeunes, pourquoi il se penchait sur eux avec une curiosité amicale, pourquoi il les conseillait, les aidait ; c'est qu'il voyait dans leurs recommencements une partie de sa jeunesse, celle du *Geste*, peut-être celle qu'il aimait le mieux à rappeler.

Elle nous rend plus chère sa mémoire. Nous ne pou-

vons oublier celui qui fut notre précurseur avant d'être notre grand ami, et qui se dévoua à la plus désintéressée des causes avec la même énergie, le même amour qu'il devait consacrer au bien public. Sa perte est grande pour les lettrés qui verront surtout en Marius Richard le fondateur du *Geste*.

Nous nous inclinons bien bas devant ce deuil, sachant qu'il est une famille où nulle consolation ne peut trouver d'écho. A la vieille maman qui a vu partir en un mois le père et le fils, à Madame Marius Richard, à son fils Jean, notre ami de la première heure, à Mademoiselle Richard, nous dirons seulement qu'à de tels hommes survit leur pensée et qu'ils restent mêlés à trop de choses pour qu'on les perde tout entiers.

A ses amis, à nos confrères du *Petit Provençal* qui prouvèrent si bien leur attachement, à M. Martin du Conseil d'administration, à M. Marcel Gaussorgues, rédacteur en chef, *Fortunio* exprime sa sympathie et sa sincère affliction.

FORTUNIO.



L'Allée Pensive

— Je vous prierai, messieurs, dit Bernardin, de limiter à l'avenir le champ de vos plaisanteries. Je vous serai reconnaissant de vous abstenir désormais de toute farce qui, comme celle de ce matin, pourrait avoir des conséquences pécuniaires trop rigoureuses pour votre serviteur.

— Amen ! cria le saute-ruisseau.

— Petit vaurien, répondit le comptable, viens ici que je te mouche !

— On voit bien qu'on vous a coupé le filet : ça vous a délié la langue !

Pouvais-je rire de cette scène ? Bernardin tenait tête à l'orage et cependant il savait que c'était moi le coupable. Il avait un moment ôté le masque devant moi et de nouveau il l'avait assujetti devant les autres. Pourquoi était-il sorti de la vallée brumeuse où je l'avais relégué ? Si tous ceux que nous avons connus s'amusent un beau jour à changer de visage ne faudra-t-il pas, à notre tour, que nous changions de vie ? Voici mon chef de comptabilité qui gravit la colline vers le soleil du soir : quelles choses son ascension inattendue va-t-elle déplacer en moi ? Ne convenait-il pas mieux qu'il restât posément à sa place, avec ses manches de lustrine ? Et croit-il que je vais pouvoir supporter indéfiniment ces remous contraires que, les uns après les autres, ils provoquent en moi ?

Me voici dans l'ombre de Bernardin et il m'a fait monter sur le tram qu'il prend d'habitude. Des chemins de traverse relient, il est vrai, nos banlieues. En ces jours de printemps la nuit est d'ailleurs longue à venir. Je rentrerai chez mes parents plus tard que les autres soirs, mais avant l'heure du dîner.

Nous sommes descendus sur cette place montueuse où il y a des tentes obliques sur la terrasse des cafés, et il s'est éparpillé des hommes et des femmes qui portaient des journaux et des paquets. Ceux de tous les soirs sans doute avec les mêmes pardessus, — et des jeunes filles qui, pour payer leur place, ont cherché des sous dans leur sac, — et nous, avec la sensation d'être noirs dans l'heure grise, et les mains rouges au-dessus de la route.

Bernardin s'est arrêté chez le crémier et notre marche est ralentie par la crainte qu'il a, la casserole à bout de bras, de renverser le lait. Les murs coulent, le long de nous, avec sur leur échine, des tessons plantés dans la mousse. Et il y a des glycines qui débordent et de hauts feuillages sur les jardins. Il habite dans ce creux au bout du chemin, dans ce trou encore lumineux et sa maison est plus belle que sa vie. Les murs se sont évasés, au fur et à mesure que nous sommes descendus, puis ils se sont arrêtés et des barrières les ont remplacés, des barrières qui entourent des lambeaux de pinèdes, des morceaux de nuit dans le couchant.

Il a posé sa casserole sur le seuil du portail, et il a cherché son trousseau de clefs dans sa poche. J'ai vu des rangs de choux, avec des gouttes d'eau sur leurs feuilles bleutées.

— Quitte cet air gêné Antoine. Il n'y a ici que ma mère, qui est aveugle, et ma cousine, qui est folle.

Et il y avait encore, au-dessus de la colline noire qui bornait l'horizon, trois nuages de bronze roux, sur le ciel rose.

Mais la maison au bout du jardin est plus haute que la colline. Les vitres closes vous regardent et le feu qui brûle derrière pour un vieillard sans doute, allume des clartés dans ce regard.

Et quand nous fûmes entrés dans la grande pièce où se tenaient les deux femmes, je vis l'aveugle passant ses

doigts luisants et secs sur des pages bossuées par l'écriture Braille.

— Qui nous amènes-tu, Bernardin, dit-elle d'une voix irritée ? Ton pauvre frère n'aurait pas étalé comme toi, notre misère à tout le monde ! »

Des larmes coulèrent de ses yeux blancs. Elle ajouta, dans un soupir :

— J'ai tout perdu en le perdant. Je ne sais pas pourquoi, je m'attarde dans cette vie où je n'ai plus que faire maintenant.

Une expression de douleur et de tristesse passa sur le visage de Bernardin.

La jeune fille l'interrompit.

— Pourquoi l'appelles-tu Antoine, puisque son nom est Félix.

Il me regarda en touchant son front à la dérobée.

— Venez vous asseoir dans le fauteuil, Monsieur Félix, nous allons manger des cerises sans noyaux : je vous les garde depuis un an. »

Et elle prit sur la cheminée une boîte de carton pleine de boutons et de crochets, avec des noyaux recouverts d'un restant de chair noire, comme des fragments d'os mal rongés.

— Voici ce qui reste de ma cueillette ; — aussi, pourquoi avez-vous tant tardé à venir ?

L'aveugle posa un doigt sur sa bouche, en hochant la tête douloureusement.

— Vous comprendrez, Monsieur Félix, que lorsqu'on vous envoie chercher des cerises dans le jardin, et qu'on n'attend pas votre retour pour mourir... Enfin, mangez donc celle-là, c'est un bigarreau, comme vous le voyez.

Elle me tendit un bouton de nacre que je fis semblant de porter à mes lèvres.

— Vous ne parlez pas beaucoup, Monsieur Félix ;

auriez-vous donc du brouillard dans la bouche ? C'est curieux comme vous êtes brumeux depuis que vous êtes mort ! Ça se mange-t-il donc le brouillard ?

Où m'avez-vous mené Bernardin? Est-ce bien dans votre maison au-delà de la ville? Ou plutôt, après tant de détours, ne suis-je peut-être pas sorti de moi-même, pour me trouver assis au seuil de la folie !

— Vous ne toussez donc plus ? Tiens ! c'est vrai ! que je suis bête ! A quoi ça vous servirait de tousser, puisque vous êtes mort ?

— Jeanine, dit la vieille, laisse donc ces cerises, Félix ne les aime pas.

— Ne dites pas, ma tante, que Monsieur Félix n'aime pas les cerises, voyons ! Il montait bien dans les arbres pour les cueillir ! Même qu'un jour, il en est tombé dans mon corsage et j'aurais bien voulu qu'il vienne les y chercher; mais voilà qu'il s'est mis à tousser, à tousser! Alors il est vite descendu de l'arbre et il s'est assis sur une pierre. Et il avait le tour de la bouche tout rouge: c'était du sang, pardi, du vrai sang qui venait de sa poitrine. Nous pouvons bien le dire, maintenant qu'il est mort, pas vrai, Monsieur Félix ? Mais alors nous avions besoin de croire que non, de chercher des raisons pour expliquer ce sang ; alors nous avons dit que c'était les cerises qu'il venait de manger. Et quand nous avons trouvé ce mensonge, nous nous sommes mis à rire, tellement que j'en ris encore ! Ah ! Ah ! Ah !

Ce regard glauque et trouble et le son de ce rire, c'est quelque chose d'Odile qui revit dans la folle ! Quels fantômes s'interposent entre nous ? Elle aime son Félix à travers moi et la femme qui s'est enfuie ne va-t-elle pas s'ébaucher dans sa silhouette ? D'autres que nous sont face à face et cependant que je suis sage dans mon fauteuil, en présence de celle-ci qui ne me voit point et de celle-là qui me voit autre que je suis !

Bernardin s'est encadré dans la porte. Il a ôté son

faux-col, sa cravate et sa veste. Il est en tablier bleu; il tient des poireaux dans sa main jaune avec de la terre dans leurs racines et il me fait signe de venir.

Nous voici maintenant dans sa longue cuisine, basse de plafond, avec des murs blanchis à la chaux, et deux fenêtres sur le jardin. Et il a versé du Byrrh (la bouteille est sur la table) dans des gobelets de verre qui ont des facettes jusqu'à mi-hauteur. Il boit, comme on fait quand on a encore de la terre sur les mains, en tenant son verre du bout des doigts. Et il me fait asseoir à côté de lui, pendant qu'il lave ses poireaux, dans un seau posé entre ses jambes devant sa chaise.

— Que dis-tu de ma famille Antoine, et de ma vie ?

— Je dis que vous êtes bien malheureux et que je suis un misérable !

— Ce n'est pas pour cela que je t'ai fait venir, c'est pour te parler de ta femme !

— Pourquoi, voulez-vous me parler d'Odile ? vous savez bien...

— Je sais que tu l'aimes toujours, Antoine.

— Vous connaissez donc mon cœur mieux que je ne le connais moi-même ?

— Ne fais pas le fanfaron ; nous ne sommes plus au bureau. Je ne porte plus des manches de lustrine. Mais je suis un homme qui a acquis de la clairvoyance au contact d'une aveugle et de la sagesse auprès d'une folle.

— Allez donc, Bernardin, si vous savez des choses que j'ignore.

— J'ai vu cheminer cette femme dans ton esprit, en alignant mes chiffres.

— Vous ne vous êtes pas trompé. Je pense à elle bien souvent.

— Je crains qu'elle ne soit plus digne de toi.

— Là n'est pas la question, Bernardin. D'abord, vous ne savez pas au juste ce que je vaux et en supposant que je sois plus élevé qu'elle dans la hiérarchie des

âmes vertueuses il ne s'ensuit que de cette haute position, mon regard ne puisse se porter avec une dilection particulière, sur celle qui suit loin de mon influence, une route qu'elle a librement choisie.

— Je t'ai laissé parler Antoine, mais je te répondrai, en employant des termes plus simples, que tu aimes quelqu'un qui ne t'aime pas, qui ne t'a jamais aimé et qui se soucie de toi comme moi de cette épluchure de pomme de terre.

— Vous en avez de bonnes, Bernardin ; si c'est pour me dire ces choses que vous m'avez mené ici, vous auriez pu me laisser rentrer chez moi, directement.

— Ne t'impatiente donc pas ! Bois plutôt une gorgée de Byrrh et laisse moi parler. Je ne dis pas que tu aimes Odile, mais son fantôme. Si c'était elle, j'aurais bien le moyen de te guérir. Je n'aurais qu'à t'indiquer une certaine maison de cette banlieue, d'où tu pourrais la voir sortir, un beau soir, avec une flamme dans les yeux et une lassitude de la chair. Mais celà ne servirait de rien. Il resterait toujours une créature issue d'elle et de toi et ce ne serait pas l'enfant dont je sais l'existence.

— Vous savez qu'elle allait devenir mère ?

— Je le savais. Mais je ne donne pas à ce fait plus d'importance que toi-même. Je veux dire qu'il est né d'Odile et de toi une femme que tu aimes et qui n'existe pas.

— Peut-être, avez-vous raison Bernardin.

— Elle vit dans une atmosphère illusoire et elle est plus réelle que ta vie.

Il s'arrêta un instant, pour changer l'eau de ses légumes. Puis s'étant approché du foyer, il les versa dans la marmite et revint près de moi.

— A quoi bon, reprit-il, tolérer ces parasites qui s'accrochent à notre âme et sucent le meilleur de sa substance ?

Sa voix traînait maintenant comme une mélopée. Et

je l'écoutais dans le jour finissant.

« Le Juste s'est tourné vers la Face lumineuse et il a dit :

« Voici ma mère aveugle que la vieillesse et l'excès de ses maux ont aigrie contre moi.

« Voici la fiancée de mon frère défunt que j'ai aimée bien avant lui et qui retrouve ses traits et son sourire dans le visage de tous les hommes hormis le mien.

« Voici Antoine Carmel qui a vu dans les yeux de Jeanine le regard de sa femme infidèle.

« Voici Bernardin qui n'aime plus la folle mais ce reflet qu'elle a laissé sur sa jeunesse.

« Et si je considère ces hommes et ces femmes présents, qui trient des noyaux de cerises ou qui lisent avec leurs doigts, qui épluchent des légumes ou qui prennent l'apéritif, je vois qu'ils sont peu de chose auprès des fantômes qui se dressent derrière leur chaise.

« Il y a ici un Félix qui n'a plus les défauts dont j'ai souffert et qui est paré de qualités qu'il n'avait point; il y a une Jeanine qui aurait pu être amoureuse de moi et qui porte une robe blanche ; il y a une Odile fidèle, sensible, aimant les lentes rêveries qu'elle déteste ; et il y a un faux Bernardin qui a cassé son âme en mille morceaux pour la faire tenir dans les quadrillés des livres de comptes.

« En vérité, Seigneur, des êtres sont sortis de nous et ils se battent au-dessus de nos têtes. Comment voulez-vous que nous trouvions notre chemin ? Comment ne serions-nous pas égarés par le tumulte de ces batailles et le mensonge de ces visages ? »

A ce moment, on entendit frapper à coups de poingts contre la porte. C'était la folle qui criait : « Monsieur Félix! Monsieur Félix! » Et quand elle cessait de frapper l'aveugle nommait en pleurant son fils disparu.

Et dans le soir ces appels désolés, qui montaient des ténèbres, vibraient jusqu'au fond de mon cœur.

— Cessez, dit Bernardin, cessez donc d'appeler, pauvres femmes ! Si nous faisions comme vous, Antoine crierait ici « Odile » et Bernardin « Jeanine ». Le beau vacarme que voilà ?

Les voix se calmèrent tout d'un coup, comme le vent, quand vient la nuit. Et Bernardin reprit tout haut sa rêverie.

« Le Juste, cependant, a pris le tablier des servantes, et il apprête la nourriture de celles-là qui le haïssent ou qui l'ignorent. Car c'est lui qui gagne la vie de l'Aveugle et de la Folle, et elles le paient par des injures ou de l'indifférence.

« Antoine peine aussi dans une cuisine obscure, car il nourrit par le regret de l'esprit et par les souvenances de la chair celle dont l'ombre couvre son âme d'un voile noir

« Mais il y aura pour le Juste une toute petite place dans le ciel où il n'a pas été invité ; tandis qu'Antoine pour qui la Porte fut ouverte et qui a tardé à la franchir va s'enliser dans l'océan de boue.

Je me dressai, furieux, contre Bernardin.

— Taisez-vous, criai-je, taisez-vous ! Pourquoi m'avez-vous fait venir ici ! Vous êtes plus fou que la folle ; laissez moi m'en aller !

— Les fous sont ceux qui se révoltent ! Ceux qui ont vu la vérité et lui tournent le dos. Quoi, tu n'as pas compris que cette femme fut ôtée de ta vie par le Ciel ? Ce n'était pas assez d'avoir reçu ce coup de couteau, par sa faute : il fallait encore que tu l'épouses ; Dieu n'a pas voulu consommer ce mariage religieux : ton union n'existe pas aux yeux de l'Eglise. Tu n'as pas entendu l'appel impérieux et tes malheurs viennent de là. Vas-tu tarder encore d'obéir à l'ordre que tu as reçu ? ce n'est pas assez de la ruine de tes parents, faut-il que la mort s'abatte sur eux ? Qu'est-ce que tu attends pour te décider ?

« Les uns ont brûlé leurs yeux à force de larmes ;

les autres ont perdu la raison parce qu'ils sont demeurés fidèles ; d'autres encore ont consacré leur vie à des tâches ingrates. Et toi qui a décliné la mission qui te fut offerte, tu voudrais que ta désertion fût récompensée par le bonheur et par l'amour.

« Je t'avertis solennellement : A cette heure des choses terribles se préparent contre toi. D'autres, si celles-là ne sont point suffisantes, s'amoncellent dans l'ombre. Si tu ne comprends pas, à ton aise ; voici la porte grande ouverte, tu n'as plus qu'à rentrer chez toi. Mais je te conseille de t'arrêter en passant à cette maison que tu vois aux flancs de la colline : il y a deux cyprès sur le seuil, elle est facilement reconnaissable. Au revoir, Antoine, à demain matin. Sois exact, car nous avons des relevés à collationner. »

Je sortis de la maison de Bernardin, l'âme pleine des paroles qu'il venait de prononcer. Ils étaient donc tous contre moi. Ils voulaient tous ma chair pour la vêtir d'une soutane noire, avec un rabat claquant sous le menton !

Et moi je courrais dans le soir vers la maison qu'il m'avait montrée et que j'appelais déjà la maison d'Odile.

Car mon amour avait été rallumé par le regard de la folle ; et le désir de la revoir faisait battre mon sang dans les artères de mon cou. Le désir de la revoir, de la briser entre mes bras, après une longue chasteté, il n'y avait plus que celà en moi et je courrais au-devant d'elle.

J'avais tourné le paysage et le couchant brûlait maintant derrière la maison.

(*A suivre.*)

Marcel NALPAS.